Pour une approche de la métaphore: statut du nom, du verbe et de l'adjectif

Annafrancesca NACCARATO*

Key-words: *metaphor*; *conceptual interaction*; *noun*; *verb*; *adjective*

La plupart des études sur la métaphore négligent le côté structural de l'interaction conceptuelle qu'elle suscite, pour se concentrer sur son interprétation au niveau du discours et sur sa valeur de message à l'intérieur d'un texte ou d'un contexte spécifiques. Dans les analyses visant à cerner son statut grammatical, les approches théoriques s'appuient souvent sur une logique substitutive – héritée de la rhétorique classique – qui entrave l'examen exhaustif de la complexité des configurations formelles que la figure analogique est en mesure de se donner. Nous nous proposons d'illustrer ici plusieurs modalités linguistiques actualisant le processus métaphorique, vu que les développements inférentiels que celui-ci autorise, ainsi que les aspects qui le distinguent d'autres figures, sont étroitement liés à ses caractéristiques grammaticales et fonctionnelles.

Nous nous arrêterons en particulier sur les métaphores nominales, verbales et adjectivales, qui réalisent des configurations structurales différentes, simples ou complexes[1], pour montrer que la forme interne du conflit conceptuel engendré par la figure peut varier, selon qu'elle concerne la relation entre le sujet et les différents types de prédicat, celle entre le verbe et ses compléments, ou l'articulation des expressions nominales (cf. Prandi 1999: 187). L'examen de ces typologies vise, d'un côté, à mettre en lumière les limites des conceptions substitutives qui considèrent la métaphore comme une « dénomination déviante » (Ricœur 1975: 8) et, de l'autre, à proposer une approche qui l'envisage comme une « prédication impertinente » (Ricœur 1975: 8), correspondant à la mise en forme linguistique d'un contenu complexe contradictoire (cf. Prandi 1992: 29).

1. Les fondements de l'analyse

Dans son ouvrage *Grammaire philosophique des tropes*, Prandi propose une définition du trope qui constitue le fondement de notre analyse de la métaphore:

* Université de la Calabre, Arcavacata di Rende (CS), Italie.

[1] Notre analyse s'appuie sur un corpus de textes littéraires en vers et en prose. Plus précisément, les occurrences dont nous nous servirons afin de développer notre étude des configurations structurales de la métaphore proviennent en grande partie des ouvrages de Benjamin Fondane – *Ulysse* (*U.*), *Le Mal des fantômes* (*M.F.*), *Baudelaire et l'expérience du gouffre* (*B.*) – et de Lorand Gaspard – *Approche de la parole* (*A.P.*) et *Égée* (*É.*).

„Philologica Jassyensia", an XIII, nr. 2 (26), 2017, p. 121–135

BDD-A27665 © 2017 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:53:22 UTC)

> Un trope peut être défini, en première approximation, comme la mise en forme linguistique d'un conflit entre concepts ou entre sphères conceptuelles. Son instrument canonique est l'incohérence dans le contenu complexe d'un énoncé, la rupture d'isotopie, la contradiction (Prandi 1992: 29).

Cette description conjugue une approche de nature philosophique, portant sur les contenus conceptuels, et une approche de nature linguistique, visant une étude grammaticale et sémantique des expressions tropiques, en particulier des conditions structurales dans lesquelles elles se réalisent. C'est à partir de ces présupposés que nous nous proposons d'examiner le processus métaphorique, en nous arrêtant en même temps sur sa fonction de recatégorisation sémantique et sur la nature des configurations formelles qu'il peut présenter. Une telle optique détache la figure analogique du domaine de la désignation nominale, pour l'enraciner dans la prédication. La métaphore peut ainsi être envisagée à partir d'une théorie de la tension par rapport à laquelle l'énoncé constitue le milieu contextuel où la transposition du sens a lieu. Sur ce point, les études de Prandi rejoignent celles de Ricœur, qui élabore une théorie discursive de la figure, en laissant également de côté la tendance à l'analyser comme un accident de dénomination et en examinant sa dimension sémantique dans le cadre de la phrase. Si le lexème isolé constitue le foyer de la métaphore, l'innovation de sens qu'elle met en mouvement réclame la dimension plus large de l'énoncé:

> De même que la métaphore-énoncé a pour « foyer » un mot en mutation de sens, le changement de sens du mot a pour « cadre » une énonciation complète en tension de sens (Ricœur 1975: 10)[2].

La possibilité d'articuler un énoncé métaphorique provient de l'autonomie réciproque du pouvoir de connexion des formes linguistiques et des solidarités entre contenus conceptuels (cf. Prandi 1992: 29). En effet, au lieu d'exploiter des relations sémantiques préexistantes, la figure établit des analogies inédites qui dépassent les schémas catégoriels normalement reconnus. Ces analogies, centrées sur la tension entre l'identité et la différence, déterminent l'« auto-contradiction » de l'interprétation littérale et permettent le surgissement de l'interprétation métaphorique: « ne faut-il pas dire que la métaphore ne défait un ordre que pour en inventer un autre? que la méprise catégoriale est seulement l'envers d'une logique de la découverte? » (Ricœur 1975: 32). Les bouleversements catégoriels que le trope analogique produit constituent ainsi la première étape vers une innovation du sens qui provient de l'altération des paramètres qui définissent « notre sentiment du réel, du possible et de l'impossible » (Prandi 1987: 23).

[2] Dans son ouvrage *A Grammar of metaphor*, Christine Brooke-Rose avait déjà développé une analyse de la métaphore de nature essentiellement linguistique, visant la variété des connexions grammaticales qui permettent l'articulation du contenu tropique. Tout en se bornant à envisager la figure par rapport à une logique substitutive, cette étude précise que la présence de la métaphore à l'intérieur de l'énoncé détermine une sorte de « réaction » du foyer sur les autres éléments de la phrase, ce qui suggère l'idée d'une corrélation conflictuelle, dont l'effet serait lié à la nature des relations grammaticales impliquées: « Most studies of metaphor, from Aristotle to the present day, have been concerned with the idea-content, rather than with the form: what is the mental process involved in calling one thing another? Now metaphor is expressed in words, and a metaphoric word reacts on other words to which it is syntactically and grammatically related. The effect of this interaction varies considerably according to the nature of this grammatical relationship » (Brooke-Rose 1958: 1).

BDD-A27665 © 2017 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:53:22 UTC)

La métaphore défait l'ordre normal des choses et aboutit à superposer des champs sémantiques hétéroclites. Par conséquent, la ressemblance n'est pas une relation qui précède la figure, cette dernière se limitant à valoriser des analogies préexistantes, mais elle provient de l'articulation, au niveau linguistique, d'un contenu complexe contradictoire. L'abolition de la référence primaire correspondant à l'interprétation littérale de l'énoncé suscite ainsi une nouvelle visée référentielle (cf. Ricœur 1975: 289). Cette « référence de second rang » (Ricœur 1975: 387), contrepartie positive du dérèglement que la figure analogique détermine,

> paraît marquer l'irruption, dans le langage, de l'anté-prédicatif et du pré-catégorial, et demander un autre concept de vérité que le concept de vérité-vérification, corrélatif de notre concept ordinaire de réalité (Ricœur 1975: 387).

Selon cette optique, la métaphore peut être considérée comme « un événement sémantique » (Ricœur 1975: 127) qui propose un mode alternatif d'enracinement dans la réalité.

Ce n'est que dans une phrase donnée, dans une « instance de discours », que les mots acquièrent une signification actuelle et spécifique:

> avec le signe, on atteint la réalité intrinsèque de la langue; avec la phrase, on est relié aux choses hors de la langue; et tandis que le signe a pour contrepartie constituant le signifié qui lui est inhérent, le sens de la phrase implique référence à la situation de discours, et à l'attitude du locuteur (Benveniste 1974b: 225).

En effet, la métaphore est un objet structural quant à sa forme et un objet discursif quant à son interprétation. La nouvelle pertinence sémantique qu'elle établit – qui laisse de côté les concepts préalablement acquis ainsi que les relations référentielles habituelles – se change en un va-et-vient entre deux interprétations possibles, l'une littérale, l'autre métaphorique. La figure nous permet ainsi d'accéder à une vision dynamique du sens, au mouvement d'une pensée qui dépasse l'ordre normal des choses:

> La métaphore n'est pas vive seulement en ce qu'elle vivifie un langage constitué. La métaphore est vive en ce qu'elle inscrit l'élan de l'imagination dans un «penser plus», sous la conduite du «principe vivifiant» qui est «l'âme» de l'interprétation (Ricœur 1975: 384).

Avec les « métaphores vives » (Ricœur 1975: 384), selon la terminologie de Ricœur, ou « projectives » (Prandi 1992: 240), comme le déclare Prandi, « la forme linguistique est […] non seulement la condition de transmissibilité, mais d'abord la condition de réalisation de la pensée » (Benveniste 1974a: 64). Comme nous le montrerons de plus près dans les paragraphes qui suivent, c'est l'analyse de cette forme qui constitue le fondement de toute voie interprétative.

2. «La forme interne» de la métaphore

Les propriétés de la métaphore – qui repose sur des relations inédites entre des sphères conceptuelles réciproquement étrangères – expliquent son « accès à toutes les positions structurales et fonctionnelles que l'on peut isoler dans la prédication » (Prandi 1999: 187). Effectivement, à la différence d'autres configurations tropiques,

BDD-A27665 © 2017 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:53:22 UTC)

la figure analogique concerne plusieurs catégories grammaticales. En outre, elle peut fonctionner aussi bien au niveau paradigmatique qu'au niveau syntagmatique, en articulant des formes *in absentia*, des formes *in praesentia* ou des formes mixtes[3].

Ce n'est qu'au niveau de l'énoncé que le processus d'interaction conceptuelle mis en mouvement par la métaphore se manifeste dans toute sa complexité et ce sont les rapports incontournables entre le foyer tropique et les autres éléments de la phrase qui, dans les structures les plus complexes, montrent les limites des conceptions substitutives. L'idée classique de substitution[4] comme caractère exclusif des usages figurés repose sur la tendance à ne considérer presque uniquement que les tropes nominaux et leur emploi référentiel. Il s'agit essentiellement de cas où un désignateur tropique ponctuel entre en conflit directement avec le référent visé, le sujet de discours primaire *in absentia*. L'interprétation de la figure passe nécessairement par la construction d'un paradigme associant au foyer un double virtuel conceptuellement pertinent. Toutefois, si l'on considère certains transferts complexes portant sur l'emploi figuré des verbes, des adjectifs ou des noms en position prédicative, le paramètre qui en permet une définition exhaustive ne concerne pas la possibilité de repérer un terme rétablissant la cohérence de la phrase, mais est centré sur la présence d'une tension conceptuelle se produisant entre le foyer tropique et ses partenaires dans l'énoncé (cf. Prandi 1992: 124). En outre, lorsque le foyer est un désignateur tropique ponctuel, l'épaisseur sémantique de la métaphore découle non pas de l'existence d'un substitut qui pourrait être mis à sa place, mais de l'interaction conceptuelle se produisant *in absentia* entre les deux pôles de la figure. L'approche substitutive se révèle ainsi insuffisante en ce qui concerne la description de toute configuration métaphorique, simple ou complexe.

À côté des formes élémentaires de l'interaction conceptuelle (nom métaphorique prédicatif, nom métaphorique en position référentielle), il existe aussi des formes mixtes dont le fonctionnement est observable en analysant le comportement de l'expression nominale du type nom-complément, des verbes ou des adjectifs. Ce sont ces structures complexes qui révèlent au plus haut degré les propriétés de la métaphore, au niveau linguistique et au niveau conceptuel. Rappelons que le contenu des expressions métaphoriques vives témoigne du pouvoir de la langue de créer des connexions signifiantes indépendamment des solidarités conceptuelles

[3] En ce qui concerne les spécificités de la métaphore par rapport à d'autres figures, voir aussi Naccarato 2012: 37–68.

[4] Rappelons que cette approche des tropes a survécu à la rhétorique classique; la conception substitutive sous-tend les théories qui expliquent les tropes comme des écarts par rapport à un degré zéro correspondant à un niveau d'actualisation de la norme linguistique: « la rhétorique classique est peut-être morte de n'avoir pas résolu la question de l'écart mais la néo-rhétorique n'a pas fini d'y répondre » (Ricœur 1975: 177–178). Effectivement, les travaux de la néo-rhétorique se proposent de rénover l'entreprise essentiellement taxinomique des études classiques, mais ils restent liés à une conception du langage où le mot est l'unité de base. Malgré le haut degré de scientificité qui les caractérise et la tendance à « systématiser de manière rigoureuse, les procédés par lesquels le langage du rhétoriqueur transforme les conventions de la langue dans leur triple aspect, morphologique, syntaxique et sémantique » (Groupe μ 1982: 24), ces études n'arrivent pas à développer une théorie des figures qui considère la dimension plus large de l'énoncé et « l'impertinence sémantique » à laquelle ce même énoncé donne une forme linguistique. En outre, la métaphore perd sa spécificité par rapport à d'autres figures – vu qu'elle est le résultat d'un double mécanisme synecdochique (Groupe μ) ou métonymique (Henry) – et reste enfermée à l'intérieur d'un domaine purement infra-linguistique (Le Guern).

BDD-A27665 © 2017 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:53:22 UTC)

qu'autorise une image du monde définie et partagée. Par conséquent, les relations de sens qu'elles mettent en mouvement sont inséparables des formes linguistiques utilisées pour les exprimer. Si la valeur de message de l'énoncé métaphorique ne coïncide pas avec son signifié littéral, mais correspond à une interprétation occasionnelle dans un texte ou dans un contexte donné, c'est la structure interne de cet énoncé qui crée l'analogie et qui déclenche l'interaction conceptuelle (cf. Prandi 1994: 181).

2.1. Le nom

En ce qui concerne le nom, nous allons nous arrêter sur l'analyse des métaphores *in praesentia*, des métaphores *in absentia* et des formes mixtes, ces dernières constituant des structures spécifiques où l'interaction conceptuelle et la reconfiguration catégorielle engendrées par la figure peuvent articuler des transferts qui fonctionnent à la fois sur le plan paradigmatique et sur le plan syntagmatique.

2.1.1. Formes *in praesentia*

Les formes *in praesentia* développent entièrement et sous nos yeux la recatégorisation sémantico-référentielle que la métaphore déclenche et elles exaltent la créativité du langage, c'est-à-dire le pouvoir de donner une signification à des combinaisons syntagmatiques bien construites mais rapprochant des termes qui, en ce qui concerne les contenus, n'ont rien à voir les uns avec les autres. Dans son ouvrage *Models and Metaphors*, Black considère la connexion prédicative *in praesentia* repérable à l'intérieur de certains énoncés métaphoriques et développe les concepts de « cadre » (*frame*), composante littérale, et de « foyer » (*focus*), composante figurée (cf. Black 1962: 28). Le type de structure que le théoricien analyse se caractérise par la présence du nom métaphorique en position de prédicat. Dans ce cas, le cadre correspond au sujet de discours primaire et le foyer au sujet de discours subsidiaire. En se proposant d'élaborer une grammaire logique de la figure, il reconnaît le rôle de la phrase dans la mise en forme linguistique de l'interaction métaphorique. D'après lui, c'est un énoncé entier qui constitue la métaphore, même si l'attention se concentre sur un mot particulier, dont la présence active le transfert. Notons cependant que, pour décrire le fonctionnement de la métaphore, Black se sert de l'exemple canonique « L'homme est un loup ». Son analyse est centrée ainsi sur un seul type de corrélation syntagmatique et, en outre, elle laisse de côté les formes paradigmatiques ainsi que les formes mixtes.

1. la nuit est une barque aux terres amarrée (Fondane, *M. F.*, p. 86).
2. la maladie, le remords, la haine, la colère, l'insomnie, l'irréparable, la mort? Comment échapper à cette immense armée de spectres qu'il portait en lui, malgré lui? (Fondane, *B.*, p. 93).
3. les soleils du monde un paquet d'oursins (Gaspar, *É.,* p. 14).
4. Émigrants, diamants de la terre, sel sauvage (Fondane, *U.*, p. 35).
5. la lumière–/ Graniteuse présence (Gaspar, *É.,* p. 13).
6. le môle usé du familier (Fondane, *M. F.*, p. 87).
7. l'eau claire d'une langue (Gaspar, *A. P.*, p. 105).
8. le masque rongé du poème (Gaspar, *É.,* p. 14).

BDD-A27665 © 2017 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:53:22 UTC)

Dans l'occurrence n. 1, « la nuit » introduit le sujet de discours primaire et « une barque » le sujet de discours subsidiaire. La contradiction ne s'étale pas *in absentia* entre le foyer et un double virtuel, mais *in praesentia*, entre le foyer (« barque ») et le cadre (« la nuit »). Le «est» métaphorique associe d'une manière directe et irréversible les deux pôles engagés dans le transfert. L'équivalence, que la copule instaure entre le sujet de discours primaire et le sujet de discours subsidiaire, exalte le conflit entre les sphères conceptuelles impliquées et établit une analogie inédite dépassant les catégories que propose notre vision du monde et des choses. Comme le remarque Ricœur,

> le « lieu » de la métaphore, son lieu le plus intime et le plus ultime, n'est ni le nom, ni la phrase, ni même le discours, mais la copule du verbe être. Le « est » métaphorique signifie à la fois « n'est pas » et « est comme ». S'il en est bien ainsi, nous sommes fondé à parler de vérité métaphorique, mais en un sens également « tensionnel » du mot « vérité » (Ricœur 1975: 11).

Outre que par l'emploi de la copule (sujet de discours primaire + est + sujet de discours subsidiaire), la métaphore *in praesentia* peut se réaliser en exploitant d'autres configurations structurales, comme l'apposition et le groupe bi-nominal en « de »[5]. L'apposition connaît deux formes ou, selon la terminologie du Groupe μ, « deux degrés » (Groupe μ 1980: 115). Le premier s'accompagne d'un démonstratif renvoyant au terme propre, ce qui a l'effet d'atténuer l'impact du transfert. Le degré fort de l'apposition supprime le démonstratif, et juxtapose les termes directement ou par l'intermédiaire d'un double point, d'une virgule ou d'un tiret. L'occurrence n. 2 articule la structure sujet de discours primaire (« la maladie, le remords, la haine, la colère, l'insomnie, l'irréparable, la mort ») + démonstratif (« cette ») + sujet de discours subsidiaire (immense armée de spectres), en actualisant le « degré faible » de l'apposition. Les énoncés métaphoriques n. 3, n. 4 et n. 5 exhibent, au contraire, le degré fort de l'apposition. En effet, l'assimilation des sujets de discours primaires (« les soleils du monde », « Émigrants », « la lumière ») et des sujets de discours subsidiaires (« un paquet d'oursins », « diamants de la terre, sel sauvage », « Graniteuse présence ») est directe (n. 3), se réalise par le biais d'une virgule (n. 4) ou d'un tiret (n. 5). Ces formes imposent péremptoirement des associations inédites et irréversibles entre des sphères sémantico-référentielles allotopiques (cf. Bonhomme 1987: 43–44) et montrent qu'« à l'interaction entièrement syntagmatique, *in praesentia*, privée de tout paradigme, est inaccessible cette sortie de secours qu'est l'interprétation purement substitutive » (Prandi 1992: 245).

Les métaphores *in praesentia* peuvent aussi présenter une structure du type sujet de discours subsidiaire + de + sujet de discours primaire, le « de » unissant deux syntagmes nominaux conflictuels dans leurs rapports réciproques. Ici aussi, la recatégorisation qu'engendre la figure ne demande pas le repérage d'un double virtuel *in absentia*, qui rétablirait la cohérence de l'énoncé, mais elle assimile

[5] Nous appellerons groupes bi-nominaux métaphoriques ou métaphores du type nom-complément les formes que Joëlle Tamine définit plus précisément comme « métaphores en "de" » (cf. Tamine 1976: 34–43). Nous nous proposons d'approfondir leur analyse dans une prochaine étude visant à saisir de plus près les liens entre les aspects syntaxiques et les aspects sémantiques, compte tenu aussi de la variété des compléments que cette structure est en mesure d'accueillir.

BDD-A27665 © 2017 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:53:22 UTC)

directement et clairement les éléments engagés dans le transfert. Les occurrences n. 6, n. 7 et n. 8 contiennent des expressions métaphoriques nominales en « de » à deux termes[6], vu qu'elles peuvent être considérées comme des relations identifiantes entre un sujet de discours primaire confié au nom complément et un sujet de discours subsidiaire confié au nom principal. Les noms complément – « familier », « langue », « poème » – sont envisagés respectivement comme un « môle usé », une « eau claire » et « un masque rongé ». Si la première métaphore (n. 6) véhicule une réflexion de nature existentielle, en décrivant le familier comme une barrière qui protège la terre de la mer, une barrière que le temps a détériorée (« le môle » est « usé »), la deuxième (n. 7) et la troisième (n. 8) sont porteuses de signifiés de nature méta-poétique, suggérant une conception autre de l'écriture.

L'assimilation que réalisent les formes syntagmatiques que nous venons d'analyser est totale et privée de toute solution de nature substitutive. Comme l'affirme Prandi, « la structure *in praesentia* […] exalte le régime conceptuel de la métaphore – la projection de concepts sur concepts » (Prandi 1992: 246) et montre clairement que la figure ne concerne pas uniquement un lexème isolé. La mise en forme des contenus complexes contradictoires qu'elle véhicule demande en effet une sphère d'action qui s'étend bien au-delà du foyer tropique.

2.1.2. Formes *in absentia*

Avec les métaphores *in absentia*, le sujet de discours primaire ne coïncide pas avec le cadre littéral, mais correspond à un élément qui n'est pas mentionné et que le foyer évoque comme double virtuel. Dans son ouvrage *The Philosophy of rhetoric*, Richards décrit ce type de métaphore en se servant des concepts de teneur (*tenor*) et de véhicule (*vehicle*). D'après le théoricien, les réalisations métaphoriques sont liées à l'expression d'une idée ou d'une pensée – teneur (*tenor*) – par un terme – véhicule (*vehicle*) – qui normalement est utilisé pour exprimer une autre idée ou pensée (cf. Richards 2001: 65). La métaphore découlerait ainsi de l'interaction entre les deux idées confiées au véhicule: la teneur, qui lui est attribuée occasionnellement, et le contenu qui lui est propre et qu'il dénote habituellement. Le véhicule ne reçoit pas une signification nouvelle, mais nous amène à voir la teneur par l'intermédiaire de son contenu usuel. Selon la théorie de Richards, la métaphore proviendrait alors de l'interaction entre l'idée qu'évoque le référent in *absentia* ou teneur et l'idée qui est normalement exprimée par le véhicule (cf. Richards 2001: 62). Il s'agit évidemment d'une approche qui concerne exclusivement des corrélations paradigmatiques, menacées par une dérive substitutive, le référent visé étant un élément *in absentia*. Toutefois, la métaphore n'est pas envisagée tout simplement comme une substitution de dénomination, mais elle correspond, au contraire, à un échange entre sphères conceptuelles différentes qui aboutit à créer un sens nouveau (cf. Richards 2001: 67). En effet, comme le note Ricœur, « c'est la présence simultanée de la

[6] En ce qui concerne les métaphores du type nom-complément, Christine Brooke-Rose distingue les formes à deux termes, qui ne demandent pas le repérage d'un double virtuel *in absentia*, des formes à trois termes qui, au contraire, impliquent un renvoi à un référent externe (cf. Brooke-Rose 1958: 146–174). Nous ajouterons à cette description une troisième typologie, correspondant aux formes à quatre termes, qui réclament un double paradigme, l'un au niveau du cadre, l'autre en correspondance du foyer. À ce propos, voir les paragraphes qui suivent.

BDD-A27665 © 2017 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:53:22 UTC)

"teneur" et du "véhicule" et leur interaction qui engendrent la métaphore; dès lors, la teneur ne reste pas inchangée, comme si le véhicule n'était qu'un vêtement, un ornement » (Ricœur 1975: 106).

9. cette eau limpide, si proche et si incompréhensible dans le visage qui avance vers la nuit (Gaspar, *É.*, p. 91).
10. le visage limé dans le torrent absolu (Gaspar, *A. P.*, p. 144).
11. Un bateau m'attend quelque part (Fondane, *B.*, p. XII).
12. la traversée […] de ces mers (Fondane, *M. F.*, p. 78).
13. Nulle houle de ces mers (Fondane, *M. F.*, p. 86).

Les occurrences n. 9, n. 10, n. 11, n. 12 et n. 13 recèlent des métaphores *in absentia*, le sujet de discours primaire n'étant pas mentionné. Dans ces cas, l'interaction conceptuelle qui produit la figure est indépendante du conflit sémantique se produisant entre les constituants de l'énoncé, même si la présence éventuelle d'une relation contradictoire entre ces derniers peut favoriser l'identification et l'interprétation du transfert. La dissociation du cadre littéral et du sujet de discours primaire[7] détache le processus métaphorique du plan syntagmatique, pour le confier à un paradigme associant le foyer à un double virtuel implicite. Lors de ce type de transfert, « l'interprète voit s'ouvrir un éventail de choix » (Prandi 1992: 245). Effectivement, le processus inférentiel déclenché par la figure active un transfert qui, tout en étant repérable par quelques indices, « propose un développement facultatif du conflit conceptuel » (Prandi 1992: 245).

Dans les occurrences n. 9 et n. 10, l'« eau » et « le torrent » constituent les foyers de deux métaphores *in absentia,* vu que le référent visé ou comparé n'est pas explicité. Si l'eau est une métaphore de la lumière, comme le suggère la deuxième partie de la phrase (« dans le visage qui avance vers la nuit »), « le torrent » évoque le devenir perpétuel de l'existant, l'allusion au « visage » introduisant en quelque sort un trait humain[8]. Si, par contre, on considère l'occurrence n. 11, son contexte immédiat ne révèle pas la présence d'un foyer métaphorique. L'énoncé, apparemment cohérent, contient cependant une métaphore *in absentia* portant sur le substantif « bateau ». En effet, sur la base d'une isotopie réaliste, ce dernier évoque un train conduisant vers un camp d'extermination et, à un niveau plus profond, est lié à un complexe de Caron occulté (cf. Bachelard 1942: 85–108).

Les occurrences n. 12 et n. 13 s'inscrivent dans une structure du type nom principal + de + nom complément. Toutefois, elles contiennent des métaphores *in absentia* par rapport auxquelles l'interaction conceptuelle se réalise exclusivement au niveau paradigmatique, indépendamment des rapports entre les deux syntagmes nominaux impliqués. Le contexte révèle en effet que les « mers » (n. 9 et n. 10) constituent une image de l'existence, alors que la « houle » (n. 10) en évoque les drames. Si dans le premier cas (« la traversée […] de ces mers ») la figure ne porte que sur le nom complément, le second (« Nulle houle de ces mers ») se caractérise par une double corrélation paradigmatique, l'une à la hauteur du nom principal

[7] Rappelons que dans les métaphores *in praesentia* le sujet de discours primaire coïncide avec le cadre.

[8] Notons aussi l'emploi impertinent des modificateurs « limé » et « absolu », se référant à des termes, « visage » et « torrent », qui sortent de leurs domaines de saturation habituels. À ce propos, voir le paragraphe 2.3.

BDD-A27665 © 2017 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:53:22 UTC)

(« houle »), l'autre à la hauteur du nom complément (« mers »). Ici, la métaphore n'est pas liée à une corrélation contradictoire se produisant entre les deux pôles du groupe bi-nominal, ce dernier se limitant à accueillir des désignateurs tropiques ponctuels.

2.1.3. Formes mixtes

Outre à actualiser des métaphores *in praesentia* et à accueillir les foyers de métaphores ponctuelles *in absentia*, l'expression nominale développée du type nom-complément peut aussi produire des transferts complexes, qui fonctionnent à la fois sur le plan syntagmatique et sur le plan paradigmatique (cf. Prandi 1992: 131–134). Dans ces formes mixtes, la figure est étroitement liée au conflit sémantique se déroulant *in praesentia* entre les constituants du groupe bi-nominal, mais elle implique en même temps un renvoi à un ou à deux « éléments » *in absentia*, en exhibant par conséquent une structure à trois ou à quatre termes: nom principal, nom complément, double virtuel en rapport paradigmatique avec le nom principal et/ou double virtuel en rapport paradigmatique avec le nom complément.

14. Splendide écume/ des métropoles! (Fondane, *M. F.*, p. 84).
15. la pudeur des roses (Gaspar, *É.,* p. 15).
16. l'empierrement du nom (Gaspar, *É.,* p. 16).
17. la peau grenue et la pulpe tendre des mots (Gaspar, *É.,* p. 17).

Dans les occurrences que nous venons de proposer, à la relation conflictuelle *in praesentia* entre le terme principal et ses satellites s'ajoutent des paradigmes *in absentia*. En 14, 15 et 16 les noms complément (« métropoles », « roses », « nom ») sont l'objet d'une véritable transmutation. L'aptitude de la métaphore à réaliser des échanges entre champs sémantiques opposés est exaltée. Il s'agit d'occurrences à trois termes: elles articulent un conflit conceptuel *in praesentia*, qui constitue le point de départ du processus métaphorique, mais leur interprétation demande un renvoi externe, c'est-à-dire le repérage d'un référent qui n'est pas mentionné. Les foyers (« écume », « pudeur », « empierrement ») ne disposent pas d'un double cohérent qui pourrait les substituer: il n'existe pas de mot apte à restituer d'une manière non figurée la relation entre une substance normalement produite par des liquides et une agglomération urbaine (n. 14), ou l'attribution d'un état d'âme à des entités inanimées (n. 15) et d'une propriété concrète à des éléments abstraits (n. 16). La métaphore est donc «irréversible» (Prandi 1992: 122). De toute façon, si le foyer n'est pas remplaçable, grâce à sa pression la reconfiguration des substantifs – en position de complément et constituant le cadre de la figure (« métropoles », « nom », « roses ») – passe par la médiation d'un double virtuel *in absentia* (respectivement l'eau, un référent concret qui peut être l'objet d'un empierrement et l'être humain). Par conséquent, dans ces cas, on est en présence de formes à trois termes, où le conflit syntagmatique, *in praesentia*, est assorti d'une interaction paradigmatique, *in absentia*, non pas à la hauteur du foyer, mais en correspondance du cadre. L'occurrence n. 17, par contre, contient une forme complexe à quatre termes, vu que l'interprétation de la métaphore active un double paradigme, l'un par rapport au cadre (« mots »), l'autre par rapport aux foyers («peau grenue» et « pulpe tendre »). Si les « mots » se changent en des fruits, « la peau » et « la pulpe » semblent

BDD-A27665 © 2017 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:53:22 UTC)

évoquer des concepts de toute autre nature, c'est à dire le signifiant et le signifié du signe linguistique. Le fonctionnement de cette typologie de métaphores est proche de celui des verbes et des adjectifs, qui réalisent eux aussi des formes complexes touchant à la fois au plan syntagmatique et au plan paradigmatique.

3.2. Le verbe

Pour le verbe, le statut de foyer métaphorique est étroitement lié à la connexion contradictoire qu'il établit avec ses arguments, ces derniers formant le cadre et remplissant la fonction de sujets de discours primaires. Une première interaction se produit *in praesentia* entre le verbe et son sujet et/ou son complément: la valeur sémantique du foyer entraîne le cadre dans un processus qui lui est étranger. En même temps, la pression du verbe et de son champ de saturation habituel fait surgir un double virtuel qui lui est solidaire et qui agit sur le cadre en déclenchant sa recatégorisation: c'est ainsi que se produit une seconde interaction opérant au niveau paradigmatique[9].

• Conflit conceptuel sujet–verbe

18. la lumière fermente (Gaspar, *É.,* p. 64).
19. la nuit crache longuement (Fondane, *U.*, p. 27).

Considérons les occurrences n. 18 et n. 19. Elles correspondent à la mise en forme linguistique d'un conflit conceptuel concernant la relation entre les sujets et les verbes. Si une première interaction se déroule au niveau syntagmatique entre les cadres, « la lumière » et « la nuit », et les foyers, « fermente », « crache », la recatégorisation des sujets se réalise par l'intermédiaire d'un élément absent de l'énoncé et qui joue le rôle de sujet de discours subsidiaire: la lumière est vue comme une substance qui subit un processus de fermentation et la nuit est assimilée à un être animé. Le paradigme qui encadre la deuxième interaction ne se situe pas ici à la hauteur du foyer, mais en correspondance du cadre, ce qui contredit l'une des assises de la théorie classique. Dans ces occurrences, le verbe métaphorique n'est pas remplaçable. La métaphore repose sur « un vide de relations » (Prandi 1999: 196) et, par conséquent, elle est « irréversible » (Prandi 1992: 122). En effet, pour Prandi, le verbe métaphorique non substitutif correspond au «type paradigmatique de la métaphore irréductible, le véhicule privilégié des vérités métaphoriques» (Prandi 1992: 249). Tout en étant engagé dans une tension conceptuelle spécifique avec son sujet et/ou avec son complément, le verbe ne dispose pas d'un double cohérent qui pourrait le substituer.

Comme nous l'avons déjà précisé, le verbe métaphorique peut produire un conflit non seulement par rapport au sujet, mais aussi par rapport au complément.

[9] Les verbes métaphoriques réalisent ainsi des formes mixtes, fonctionnant à la fois sur le plan syntagmatique et sur le plan paradigmatique. Il existe cependant des théoriciens qui, en se concentrant exclusivement sur la présence de l'interaction paradigmatique se produisant à la hauteur du cadre et en traitant le double virtuel de substitut, considèrent les métaphores verbales comme des formes *in absentia.* Dans cette optique, la structure *in praesentia* ne concernerait que les métaphores nominales (cf. Soublin, Tamine 1975: 324).

BDD-A27665 © 2017 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:53:22 UTC)

• Conflit conceptuel verbe–complément

20. des mains auscultent les roches obscures de la lumière (Gaspar, *A. P.*, p. 13).

Dans l'exemple n. 20, la recatégorisation conceptuelle que détermine la pression du verbe métaphorique « auscultent » concerne une entité en position de complément (« les roches obscures de la lumière »). Notons que le complément du verbe est à son tour constitué d'un groupe bi-nominal métaphorique. L'occurrence présente alors deux métaphores qui se superposent et se complètent, en articulant un signifié complexe: l'image du corps humain et celle de la terre sont réunies pour attribuer à la lumière des propriétés qui normalement lui sont étrangères.

• Conflit conceptuel sujet–verbe et verbe-complément

21. la lumière saignait son jus inimitable (Fondane, *U.*, p. 31).

En 21, la figure réalise un transfert plus complexe, vu que le verbe (« saignait ») interagit contradictoirement à la fois avec le sujet (« lumière ») et avec le complément (« son jus inimitable »). La métaphore montre ici toute son épaisseur et elle abandonne définitivement le domaine du mot pour s'enraciner dans l'énoncé, en portant sur tous les éléments qui le composent: si « la lumière » est un corps blessé, son « jus inimitable » évoque le sang. Notons en outre que le trope rend transitif le verbe intransitif « saigner » et, par conséquent, provoque aussi une perturbation de nature grammaticale.

Dans les exemples que nous venons d'analyser (n. 18, n. 19, n. 20 et n. 21), le foyer est irremplaçable: le verbe ne dispose pas d'un double cohérent qui pourrait le substituer. Rappelons qu'il existe aussi des verbes métaphoriques substitutifs, le lexique fournissant des termes capables d'envisager une ou plusieurs connexions équivalentes non tropiques avec les rôles propositionnels impliqués. Considérons l'occurrence « une lumière qui irrigue les choses » (Gaspar, *A. P.*, p. 63). Elle présente une interférence conceptuelle concernant le rapport entre le verbe et son sujet et rentre ainsi dans la première typologie (exemples n. 18 et n. 19). Toutefois, si le foyer tropique (« irrigue ») interagit contradictoirement avec son partenaire nominal (« la lumière ») dans une connexion syntagmatique, en même temps il est possible de l'envisager comme s'opposant à un substitut ponctuel propre (« éclaire »). Par conséquent, la corrélation conflictuelle *in praesentia* est assortie de deux paradigmes, l'un au niveau du cadre (lumière-eau), l'autre au niveau du foyer (irriguer-éclairer). Cet exemple montre cependant que la présence d'un foyer « remplaçable » ne suffit pas à décrire la figure. Ici, la contradiction entre les constituants de la phrase est indépendante de la possibilité de repérer un double virtuel cohérent. D'ailleurs, même dans les cas où l'énoncé contenant le foyer tropique ne présente pas un conflit conceptuel évident entre les éléments qui le composent, l'interaction se produisant exclusivement au niveau paradigmatique, la présence d'un substitut non figuré ne transforme pas la métaphore en un simple ornement, mais se change en un instrument entraînant la recatégorisation conceptuelle qu'elle parvient à réaliser: comme l'observe Ricœur, « ce à quoi s'oppose la figure, c'est à une interprétation littérale de la phrase entière dont l'impossibilité motive la constitution du sens métaphorique » (Ricœur 1975: 180).

BDD-A27665 © 2017 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:53:22 UTC)

3.3. L'adjectif

L'emploi tropique de l'adjectif[10] est issu de son application à un substantif qui sort de son domaine de saturation habituel. Lorsqu'il constitue le foyer d'une métaphore, l'entourage conceptuel du nom qualifié ne fournit pas une solution apte à rétablir la cohérence de l'énoncé. Il faut cependant reconnaître qu'il existe aussi des cas où l'adjectif – tout en produisant un conflit par rapport au terme auquel il se réfère – dépasse la sphère d'action de la figure analogique.

• Modification adjectivale métaphorique

22. le rougeoiement là-bas d'un ciel pulmonaire (Gaspar, *A. P.*, p. 38).
23. le perron liquide/ du feu (Gaspar, *É.,* p. 23).
24. le ventre mouillé de soleil (Gaspar, *É.,* p. 23).

Dans les occurrences n. 22 et n. 23, les modificateurs confèrent au noms des propriétés qui normalement leur sont étrangères. Les deux adjectifs (« pulmonaire » et « liquide ») attribuent effectivement les qualités aux substantifs correspondants (cf. Prandi 1992: 98), en déterminant des formes irréversibles de reconfiguration conceptuelle: le « ciel » se change en un organe du corps humain et « le perron » acquiert une caractéristique qui contraste avec son statut d'entité solide[11]. Dans ces cas, les sphères sémantico-référentielles auxquelles appartiennent les termes modifiés (« ciel » et « perron ») sont dépourvues d'éléments solidaires des adjectifs, ce qui « libère » le pouvoir de projection de ces derniers, en leur permettant de remplir pleinement une fonction de nature métaphorique.

Dans l'exemple n. 24, l'interaction ne concerne pas la relation entre le participe à valeur adjectivale (« mouillé ») et le substantif qu'il qualifie (« ventre »), mais elle intéresse le lien entre le modificateur et son complément (« de soleil »). Sous l'effet de l'adjectif, l'expansion complément est décrite à travers l'image de l'eau, ce qui contredit son statut sémantique de base. Notons pourtant que la recatégorisation du nom en position de complément se répercute aussi sur le substantif « ventre » ou, plus précisément, sur la qualité que l'adjectif lui confère.

• Modification adjectivale à vecteur métonymique ou synecdochique

25. des pas émus, en/ désordre parmi les mesures austères du géomètre (Gaspar, *É.*, p. 3).
26. et je rêve à cette main entre milliards/ de mains, étonnée, heureuse (Gaspar, *É.*, p. 24).

Dans certains cas, l'action de l'adjectif peut s'étendre au-delà de son partenaire syntaxique: il repère alors un partenaire nominal virtuel capable de le saturer d'une manière cohérente, ce qui comporte une reconfiguration du rapport de

[10] Notons que, comme le remarque Prandi, « en tant que partenaire du nom, l'adjectif se présente deux fois à l'analyse: dans le domaine de la prédication, en position de prédicat, et dans le domaine de l'expression nominale, en position de modificateur du nom. Le comportement sémantique de l'adjectif est essentiellement le même dans les deux positions » (Prandi 1992: 96).

[11] L'adjectif s'inscrit ici à l'intérieur d'une métaphore bi-nominale (« le perron […] du feu ») articulant une forme mixte. À ce propos, voir le paragraphe 2.1.

BDD-A27665 © 2017 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:53:22 UTC)

modification[12]. Dans les occurrences n. 25 et n. 26, la modification adjectivale (« des pas émus », « cette main […] étonnée, heureuse ») n'est pas de type métaphorique, mais elle suit un vecteur de latéralité conceptuelle qui détourne son action des « pas » et de la « main » à la « personne ». Ce type de modification, que Prandi définit comme « oblique » (Prandi 1992: 97–102), ne correspond pas à un emploi métonymique ou synecdochique de l'adjectif; les deux tropes ne concernent que le substantif et n'ont pas accès aux termes non saturés[13]. La relation métonymique existe exclusivement entre le partenaire syntaxique de l'adjectif (les « pas » et « la main », dans les exemples) et son partenaire logique, l'être humain, qui le sature d'une manière cohérente[14].

• Modification adjectivale métaphorique/ modification adjectivale à vecteur métonymique

27. regarde la lumière intimidée, tendre et nostalgique (Gaspar, *É.*, p. 33).

Le dernier exemple, n. 27, montre qu'il existe des occurrences que l'on peut envisager à la fois comme des métaphores adjectivales ou comme des cas de « modification oblique ». L'interprétation métaphorique des adjectifs (« intimidée », « tendre », « nostalgique ») attribue effectivement les qualités correspondantes au substantif (« la lumière »), en lui conférant des traits humains. L'interprétation alternative, au contraire, active un vecteur métonymique et concède à « la lumière » l'expression des sentiments de celui qui l'observe; elle détermine ainsi une reconfiguration du rapport de modification qui, en détournant la qualité du partenaire syntaxique de l'adjectif vers un sujet externe, empêche son attribution à l'objet: la lumière ne possède pas les propriétés qui lui sont associées (cf. Prandi 1994: 180)[15].

En conclusion, l'analyse des quelques exemples retenus offre une approche de la figure analogique visant à centrer les développements interprétatifs qu'elle peut

[12] Comme l'affirme Prandi, « au lieu d'atteindre par une ligne droite son partenaire syntaxique, le modificateur répond par un parcours diagonal à l'appel d'un double solidaire » (Prandi 1992: 98).

[13] Notons cependant qu'à la « modification oblique » peuvent s'ajouter une métonymie ou une synecdoque portant normalement sur le substantif.

[14] Rappelons que le partenaire solidaire de l'adjectif peut être également « recouvrable dans le contexte immédiat » (Prandi 1992: 97). Lorsque le modificateur se prête à être saturé par un substantif présent dans l'énoncé, nous préférons parler d'hypallage para-métonymique, en étant d'accord avec Bonhomme qui, dans son ouvrage *Linguistique de la métonymie*, écrit: « l'hypallage para-métonymique adjectivale définit le glissement d'une qualité entre deux notions syntagmatique dans une séquence cotopique » (Bonhomme 1987: 76). Considérons l'exemple « l'agonie salée des mariniers » (Fondane, *U.*, p. 49). L'adjectif « salée » glisse de son référent cohérent, « mariniers », vers un terme contigu, « agonie », et qui est en même temps présent dans l'énoncé. La relation entre les mariniers et l'agonie suit un vecteur métonymique. Comme la « modification oblique », l'hypallage peut aussi se doubler d'un transfert métonymique ou synecdochique portant sur le substantif modifié.

[15] Rappelons qu'il existe d'autres configurations tropiques qui admettent à la fois une interprétation métaphorique et une interprétation métonymique. Considérons l'énoncé « l'absurde se met à chanter » (Fondane, *B.*, p. 208): si nous l'interprétons comme une forme métonymique portant sur le substantif, le repérage du sujet de discours primaire, l'être humain, rétablit la cohérence de la phrase. Si, au contraire, nous envisageons comme foyer de la figure le verbe, « se met à chanter », l'occurrence produit une interaction métaphorique ouverte: elle établit une analogie inédite entre une entité inanimée (« l'absurde ») et les êtres vivants.

BDD-A27665 © 2017 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:53:22 UTC)

susciter sur l'étude de sa forme interne. En effet, tout en respectant les contraintes qu'impose la syntaxe, l'énoncé tropique provoque l'interaction de contenus conflictuels dans leurs relations réciproques; par conséquent, l'interférence conceptuelle produisant la métaphore n'existe pas indépendamment des structures linguistiques qui la créent et qui en constituent le support. Même dans le cas des transferts ponctuels, dont l'exégèse est confiée à un paradigme in *absentia*, le foyer s'inscrit au sein d'un contexte plus large auquel la figure confère une fonction inattendue, en ouvrant la voie à « la véhémence ontologique d'une visée sémantique […] qui détache la signification de son premier ancrage, la libère comme forme d'un mouvement et la transpose dans un champ nouveau » (Ricœur 1975: 379).

Bibliographie

Bachelard 1942: Gaston Bachelard, *L'Eau et les rêves*, Paris, Corti.

Benveniste 1974a: Émile Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, I, Paris, Gallimard.

Benveniste 1974b: Émile Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, II, Paris, Gallimard.

Black 1962: Max Black, *Models and Metaphors*, Ithaca, Cornell University Press.

Bonhomme 1987: Marc Bonhomme, *Linguistique de la métonymie*, Berne, Peter Lang.

Fondane 1994 [1947]: Benjamin Fondane, *Baudelaire et l'expérience du gouffre*, Bruxelles, Éditions Complexe.

Fondane 2006 [1980]: Benjamin Fondane, *Le Mal des fantômes*, Paris, Non Lieu-Verdier.

Gaspar 1993 [1980]: Lorand Gaspar, *Égée Judée* suivi d'extraits de *Feuilles d'observation* et de *La Maison près de la mer*, Paris, Gallimard.

Gaspar 2004 [1978]: Lorand Gaspar, *Approche de la parole*, suivi d'*Apprentissage* avec deux textes inédits, Paris, Gallimard.

Groupe µ 1982 [1970]: Groupe µ, *Rhétorique générale*, Paris, Éditions du Seuil.

Henry 1971: Albert Henry, *Métonymie et métaphore*, Paris, Klincksieck.

Le Guern 1973: Michel Le Guern, *Sémantique de la métaphore et de la métonymie*, Paris, Librairie Larousse.

Naccarato 2012: Annafrancesca Naccarato, *Traduire l'image. L'œuvre de Gaston Bachelard en italien*, Roma, Aracne Editrice.

Prandi 1992: Michele Prandi, *Grammaire philosophique des tropes*, Paris, Les Éditions de Minuit.

Prandi 1994: Michele Prandi, *La Distinction entre métaphores, métonymies et synecdoques dans une perspective grammaticale*, in Samuel IJsseling, Geert Vervaecke (ed.), *Renaissances of Rhetoric*, Leuven, Leuven University Press, p. 179–192.

Prandi 1999: Michele Prandi, *Grammaire philosophique de la métaphore*, in Nanine Charbonnel, Georges Kleiber (ed.), *La Métaphore entre philosophie et rhétorique*, Paris, Presses Universitaires de France, p. 184–206.

Ricœur 1975: Paul Ricœur, *La Métaphore vive*, Paris, Éditions du Seuil.

Richards 2001 [1936]: Ivor A. Richards, *The Philosophy of Rhetoric*, London, Routledge.

Soublin, Tamine 1975: Françoise Soublin, Joëlle Tamine, *Le Paramètre syntaxique dans l'analyse des métaphores*, in « Poetics », n. 4, p. 311–338.

Tamine 1976: Joëlle Tamine, *L'Interprétation des métaphores en « de »: le feu de l'amour*, in « Langue française, Lexique et grammaire », n. 30, p. 34–43.

BDD-A27665 © 2017 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:53:22 UTC)

An Approach to the Metaphor: the Status of Noun, Verb and Adjective

Most studies of metaphor neglect the structural side of the conceptual interaction that it provokes, since they rather focus on its interpretation at the level of discourse and on its value as a message within a specific text or context. In the analyses aimed at defining its grammatical status, theoretical approaches are often grounded in a substitutive logic – inherited from classical rhetoric – which prevents an exhaustive examination of the complexity of the formal configurations the analogical figure is able to provide. In this essay, we aim to illustrate several linguistic modalities actualizing the metaphorical process, seeing that the interpretative developments that it allows, as well as the aspects distinguishing it from other figures, are closely related to its grammatical and functional features. We focus on nominal, verbal and adjectival metaphors in particular, which realize different structural configurations – simple or complex – in order to prove that the internal form of the conceptual conflict that this figure creates may vary, depending on whether it concerns the relationship between the subject and the different types of predicate, the relationship between the verb and its complements, or the articulation of nominal expressions (see Prandi 1999: 187). The examination of these typologies aims to bring to light the limits of the substitutive conceptions that consider the metaphor as a "dénomination déviante" (Ricœur 1975: 8) and, in addition to that, it offers an approach that describes the metaphor as a "prédication impertinente" (Ricœur 1975: 8), which corresponds to the linguistic *mise en forme* of a complex and contradictory content (see Prandi 1992: 29).

BDD-A27665 © 2017 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:53:22 UTC)